



A Dorigny, la poésie s'éclate

Deux acteurs proposent un montage de textes de Prévert, Perec, Pessoa... qui ricochent dans l'espace et tourneboulent les spectateurs

Dix-huit mois déjà depuis la première version de «Boule de Pensée». Quelques rares amateurs (par la suite le bouche à oreille fit merveille) se tenaient serrés dans une sorte de hangar improvisé en théâtre. Et tendaient l'oreille de crainte qu'un mot ne s'égaré sous les toits ou ne s'échappe au détour d'une poutre. C'était à Genève, à la Menuiserie, un lieu alternatif. Stefan Weibel et Roberto Molo, deux jeunes acteurs, faisaient au public de splendides confidences, empruntées à Pessoa, Prévert, Perec... Des textes qu'ils avaient commencé de répéter au bord du Rhône, comme ça, presque pour rire, pour voir ce que cela donnait. Et le fait est que cette première mouture

était pleine de promesses, flirtant avec l'étrange et l'absurde. Cette poésie drolatique et noire leur collait d'ailleurs tellement à la peau qu'ils décidèrent de persévérer. Et de demander à André Novicov, un metteur en scène qui enseigne à l'Académie de Théâtre de Milan, de débroussailler un peu le jardin pour que germent d'autres idées. C'est ainsi qu'est née cette nouvelle version. Moins débridée et plus esthétique sans doute que la première.

A la Grange de Dorigny, le spectateur pénètre donc presque par effraction dans un décor abstrait, une sorte de symphonie de formes blanches. Deux créatures de nulle part (des personnages vaguement

beckettians), à moins que cela ne soit deux enfants fugueurs ou encore deux extralucides égarés, hantent cet espace géométrique, cette véritable toile cubiste. Et c'est là que dialogue leur solitude, que s'esquisse en pointillés leur rencontre. Autour d'une pensée qu'ils voudraient partager, cette fleur morne qui pousse parfois sur les tas de fumier ou sur les autoroutes livides. C'est cette pensée qu'ils aimeraient cueillir et qu'ils traquent à coups de mots. Et c'est ainsi que le verbe ricoche d'une borne à l'autre, qu'il enfle et se rétracte jusqu'à s'évanouir. Comme consommé ou consommé. Avant de débouler à nouveau en trombe pour surprendre le spectateur.

C'est ainsi qu'André Novicov, le metteur en scène, joue sur le fragment (de texte et d'image), sur l'éclat (de lumière et de rire), sur la fulgurance de la parole. Que les acteurs répercutent d'un coin à l'autre

du labyrinthe, jamais là où on les attend. Et ils semblent ainsi se diffracter, à la fois ici et ailleurs, définitivement désorbités. Parfois même ils donnent le sentiment de jouer en apesanteur, de préférer des mots sans toit ni loi accrochés à une corniche, à deux doigts de la chute. Comme pour suggérer l'instabilité de l'être, sa quête éperdue de certitude, de refuge. Qui pourrait être l'amour si le visage de l'être aimé «ne s'éteignait pas en fin de compte comme un volcan à bout de souffle». Mais dans «Boule de Pensée», seule surnage une sorte de fraternité dérisoire et essentielle, celle des deux vagabonds qui s'empoignent en silence. Avant de déclarer avec malice: «Il faut être malheureux quelquefois afin d'être naturels.»

ALEXANDRE DEMIDOFF

▷ GRANGE DE DORIGNY, ce soir et demain à 20 h 30, dimanche à 17 h (rés. 021/320 26 35).